





NOTE D'INTENTION

J'ai grandi à la campagne à l'autre bout de la France et je vis à Paris depuis très longtemps. Chaque week-end, chaque fois que je peux, comme beaucoup d'autres parisiens, je m'évade au Bois de Vincennes pour être dans une fiction de la Nature qui permette à mes yeux de ne plus voir de bâtiments ni de voitures le temps d'une balade. J'ai fortement conscience qu'il s'agit d'une fiction que j'alimente pendant ma promenade en plongeant le regard dans les bois, les sous-bois, en écoutant les chants d'oiseaux pour me conforter dans l'expérience d'une illusion réelle d'être en forêt. Le Bois de Vincennes est au coin de la rue, il surgit comme un morceau de Nature d'un seul coup au milieu des villes qui l'enserrent : Paris, Saint-Mandé, Vincennes, Fontenay, Joinville, Saint-Maurice, Charenton. Il apparaît comme un mirage rêvé par le citadin épuisé, la Nature d'un coup ! Notre mère Nature où se réfugier, un monde libre, un monde d'avant les villes, d'avant la civilisation, d'avant l'exil en ville ou en France... Celui de l'enfance, des désirs secrets, le monde de l'âme, de la poésie, du calme, du bonheur physique, un monde qui serait l'inverse de la ville, du travail, de la contrainte.

Claire Simon

ENTRETIEN AVEC CLAIRE SIMON

La citation de Baudelaire en exergue du film parle d'un temple et introduit d'emblée l'idée de croyance...

La présence des chevaux de trait, les feuilles mortes qu'on ramasse le moins possible, les herbes hautes qu'on ne fauche pas pour faire sauvage ; tout cela a des raisons écologiques mais c'est aussi de la fiction, de la mise en scène : les rivières et les lacs, l'allée royale, tout est artificiel, mais les images prennent vie et chacun y croit ! Pour moi le Bois ressemble à un très grand temple où l'on viendrait accomplir des rituels, comme on le ferait dans n'importe quel lieu de culte, païen ou religieux. Toutes les activités qu'on y mène, je les vois un peu comme des rites, actuels et modernes, prendre un temps pour soi, se promener, faire du sport, faire l'amour...

« Le Bien » était un titre provisoire du film, cette quête est vraiment à l'origine du projet.

Je trouve très drôle qu'il y ait un (des) lieu(x) pour être « bien » ou pour faire le « bien » et ici, ce lieu, c'est le Bois. C'est un petit « paradis », une fois dans le bois on est dans un pays imaginaire, où se réfugier, où retrouver son pays, son enfance. « Quand tu es né dans la forêt, tu appartiens toujours à la forêt, parce que l'enfance c'est plus fort

que tout ! » Cet homme dit cela au Bois de Vincennes pour parler de son enfance en Guinée Bissau !

Vous aviez dit à propos de votre précédent film que la Gare du Nord était le « monde » ; ici, j'ai l'impression que l'on est en présence d'une multitude de « mondes », parfois c'est même l'individu qui fait figure de « monde ».

La solitude ne semble pas un malheur au Bois, au contraire c'est presque le meilleur lieu pour l'éprouver au milieu des autres. Certaines personnes forment des « communautés » par nationalités, goûts, inclinaisons, sports... Ces mondes se croisent, cohabitent, mais entrent très peu en interaction. Chacun croit que ce Bois est le sien, pour les cyclistes, par exemple c'est la boucle, le reste n'existe pas. Ce côté très compartimenté explique le long et complexe processus qu'a été le montage : le film se présentait comme un Rubik's cube, il fallait que chaque articulation, chaque passage d'une séquence à une autre ait un sens topographique, paysager et chronologique, que le récit des saisons ait lieu. Je voulais aussi en retrouvant deux personnes l'été que l'on avait vues en hiver, que l'on sente que tous les autres personnages aussi se trouvent là tout le temps, présents et cachés dans la forêt.

Atomisation, solitude, individualisation : on peut penser que le lieu reçoit un instantané de la société contemporaine ; vous dédiez le film à Gilles Lipovetsky, qui fait un constat assez proche, dès 1983, dans *L'Ère du vide*.

Il fait le constat de l'émergence d'une société de loisirs marquée par le « cool », où le corps donne lieu à des formes de narcissisme, d'individualisme exacerbé. Outre le fait que ça me faisait très plaisir de passer un an au Bois pour faire le film, je trouvais important d'aller là où l'on rêve, chaque personne rencontrée me disait : « Ici c'est bien. ». Laetitia, l'une des rares femmes vivant au Bois, ne cesse de le dire ce matin de printemps où elle fait le ménage de son camp comme une petite fille rangerait sa maison de poupée. En la filmant j'avais l'impression d'être dans un Walt Disney, avec les rayons de soleil qui font des étoiles sur la vaisselle propre. Je voyais le plaisir de la robinsonnade, du refuge, de la vie en cabane où chacun retrouve un peu de son désir. Même Stéphanie, la prostituée, quand elle a besoin de 400 euros, elle se dit : « C'est bon, je viens et je les fais. » Au coeur de son oppression elle a le sentiment d'une indépendance. Même si elle en souffre beaucoup.

La parole est un élément central dans le film, comment l'avez-vous pensée cinématographiquement ?

Je vais à la rencontre des gens, et nous conversons, le spectateur est témoin du moment présent. Je suis intéressée par le fait de travailler des formes du cinéma documentaire sans considérer l'une d'elles comme impure. Il se trouve que je tournais un autre film au même moment, et que dans celui-

ci je ne dis pas un mot. J'ai filmé chacun dans son coin au Bois, comme Daniel, qui a installé sa salle de sport dans le Bois. Ou Stéphanie là où elle travaille, elle m'entraîne à sa suite entre les troncs d'arbres décharnés. Son visage, son sac, sa parole, et sa présence au milieu des arbres en disaient très long. Cette parole était pour moi fondamentale : à partir de là, j'ai eu le sentiment que le film existait. Je n'avais jamais pu filmer une prostituée au Bois. Là je crois qu'elle dit son désir, ses douleurs, elle parle. La voir travailler, en se cachant avec son accord, style M6, ça aurait été pour moi reconduire son oppression... Dans l'utopie qu'est le film, je préférerais entendre ce qu'elle avait envie de dire de son travail, de sa vie. J'étais toujours renvoyée à sa volonté d'indépendance... Et à l'impression qu'elle se pensait trop asociale pour entrer dans le monde normal du travail. Stéphanie me parle à moi, c'est une conversation filmée, c'est un bonheur que le film permet, se parler, alors que dans la vie ça n'a pas forcément lieu.

Vous parliez à propos de la prostitution de point limite de la représentation à propos du dévoilement d'une passe – qui n'intervient pas. Il y a par ailleurs cette scène du « mateur » qui peut passer pour un point limite.

Le spectateur se retrouve voyeur d'une situation de voyeurisme... Il y a d'abord cette première scène dans les bois avec ce même personnage, et un couple que l'on devine dans l'arrière-plan, dissimulé par la végétation. C'est très mystérieux parce qu'il n'a pas cessé de nous relancer ; au début il ne voulait pas être filmé, puis il se mettait de lui-même dans le cadre. Et ensuite il

nous a appelé pour la séquence. Pour lui la question d'être vu et de voir est totalement au centre de son désir. Pour ce qui est de la séquence elle-même, je crois qu'il voulait nous montrer que ça pouvait marcher. Comme un chasseur veut qu'on voit son trophée. On s'est placé à l'endroit qu'il nous a indiqué, et je suis devenue son élève, il m'a appris à mater. Je suis très contente de la largeur du cadre, qui est belle avec la majesté de la végétation, du lac et de la lumière. Au-delà, il me semble que les protagonistes ne sont pas désignés en tant que personnes, et c'est une description sans pulsion, c'est-à-dire l'antithèse absolue d'une scène sexuellement excitante. Ce que j'ai filmé est documentaire, ça existe, oui, et ça a lieu sous nos yeux. La scène nous renseigne un peu, elle ne nous fait ni peur ni envie, c'est une autre échelle que celle de la pulsion, elle est documentaire comme un film des opérateurs Lumière. Ça pourrait s'appeler « mateur au Bois » ou « exhibitionniste au Bois », et on ajouterait « Juillet 2014 ».

Est-ce qu'il était évident pour vous qu'il serait question de la faculté de Vincennes et de Gilles Deleuze, qui est la deuxième personne à qui le film est dédié ?

Oui, d'autant plus quand je me suis aperçue qu'une seule personne de la division du Bois de Vincennes savait qu'il y avait eu cette faculté. C'est lui qui m'a montré que les pieds des arbres les plus anciens avaient été recouverts de terre. Mais sinon la seule manière de localiser avec précision a été de consulter les photos aériennes de l'IGN. Ensuite j'ai pensé à Émilie Deleuze, la fille de Gilles Deleuze, notamment parce que j'aimais beaucoup l'idée d'une fille qui cherche le fantôme de son père. Évidemment, il n'y a pas eu que Deleuze à Vincennes, mais ses cours filmés par Marielle Burkhalter sont l'un des rares témoignages de ce qu'a été cette université. Parmi les quatorze heures de cette captation, j'ai choisi d'insérer dans mon film un passage du dernier cours donné par Deleuze à Vincennes : « Le je et le pronom personnel », où il évoque la question « Est-ce que je suis une personne ou un événement ? ». Pour moi, cela pourrait aussi être une profession de foi cinématographique.

Propos recueillis par Arnaud Hée.

